

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

ÉMILE LEVASSEUR

L'histoire de la démographie

Journal de la société statistique de Paris, tome 36 (1895), p. 272-279

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1895__36__272_0

© Société de statistique de Paris, 1895, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

II.

L'HISTOIRE DE LA DÉMOGRAPHIE (1).

Le mot de *démographie* est, je crois, d'origine française. M. Guillard, dont le gendre et le petit-fils ont nom Bertillon, est, à ma connaissance, le premier qui l'ait employé. Il signifie description de la population. D'autres, particulièrement M. Engel, auraient préféré le mot *démologie* qui marquerait davantage le caractère de science. Débat d'importance secondaire. Nous avons une idée suffisante de ce qu'est la physique ou la chimie, quoique les mots ne définissent guère par eux-mêmes la science qu'ils désignent. Le mot *démographie* a prévalu par l'usage. Gardons-le.

L'important est de savoir ce qu'il veut dire. Dans mon ouvrage sur *la Population française*, je l'ai défini ainsi : « La *démographie* est la science de la population ; elle en constate l'état, elle en étudie les mouvements, principalement dans la naissance, le mariage, la mort et dans les migrations ; et elle s'efforce de parvenir jusqu'à la connaissance des lois qui la régissent. C'est la science de la vie humaine dans l'état social ; c'est bien réellement une science dans le sens que nous donnons à ce mot, puisqu'elle a un objet distinct, nettement déterminé ».

Toute science a ses bornes, mais les savants ne s'accordent pas toujours sur le point où il convient de les poser, parce que les sciences du même ordre se pénètrent les unes les autres et qu'il y a des savants disposés à étendre le domaine de celles qu'ils cultivent au détriment des autres.

Il y a des démographes qui se renferment strictement dans le mouvement et l'état de la population. Il y en a d'autres, au contraire, qui pensent que, puisque la *démographie* est chargée d'étudier la vie de l'homme en société, rien de ce qui se rapporte à l'homme considéré comme être social ne leur est étranger, et qui ont ainsi une tendance à englober toutes les sciences dans la *démographie*. C'est trop peu ou trop. Je ne crois pas qu'on fasse à une science un cadeau enviable en prétendant lui attribuer des domaines que d'autres sciences occupent. Il appartient à chacune de cultiver son domaine propre, sauf à faire entre elles des échanges de produits, comme il convient entre bons voisins.

La naissance et la mort, termes extrêmes de la vie, et le mariage, terme intermédiaire qui est la cause principale de la naissance, sont, avec les mouvements de

(1) Extrait d'une conférence faite au Congrès d'hygiène et de démographie de Budapest, septembre 1894.

migration, le centre des études démographiques ; autour de ce centre viennent se grouper des phénomènes complémentaires ou accessoires qui expliquent les premiers, comme la maladie, l'hygiène, la densité, l'état et la répartition de la richesse et, d'une manière plus générale, les questions complémentaires sur l'état matériel, intellectuel et moral des populations.

On est encore au cœur du domaine démographique quand, des faits, on tire des conclusions et qu'on expose les lois de la population. C'est à peu près le cadre que je m'étais tracé pour composer mon ouvrage intitulé *la Population française* ; si j'en suis sorti par quelques côtés, c'est d'abord que les limites ne sont pas inflexibles et qu'ensuite un livre sur la population n'est pas nécessairement une œuvre de pure démographie.

On a écrit sur la démographie avant que le mot fût inventé. On disait alors « Statistique de la population » ou « Statistique » tout court. La première expression est acceptable, quoiqu'elle semble enfermer trop la démographie dans les chiffres. La seconde ne l'est pas. La démographie est une chose et la statistique en est une autre. La démographie emprunte sans doute à la statistique ses procédés et travaille avec les chiffres qu'elle lui fournit ; mais la statistique s'applique, outre la démographie, à une très grande variété de matières. Tout ce qui, dans la vie sociale, peut être compté, est de son ressort.

Est-elle une science ? Question controversée. Je pense qu'elle est un procédé d'investigation à l'aide duquel on dresse des inventaires, mais que, n'ayant pas d'objet propre, comme il convient à une science, elle ne doit pas être qualifiée de science. Elle relève aussi bien le mouvement du commerce ou l'état d'une recette que le nombre des décès. Il y a des statisticiens, comme mon ami M. Bodio, qui l'appellent une science parce qu'elle a sa méthode particulière d'investigation et d'exposition, et, à ce point de vue, ils pourraient avoir raison. La dénomination est, d'ailleurs, d'importance secondaire. Ce qui est certain, c'est que la statistique est aujourd'hui un instrument de connaissance indispensable et que son rôle grandira à mesure que les sociétés éprouveront davantage le besoin de se connaître.

La démographie est évidemment une science sociale puisque les sociétés humaines sont des groupes de population. Je ne cherche pas si elle est la plus importante, je ne voudrais pas soulever de querelle de préséance. Mais je prétends que, bien qu'elle soit de date relativement récente, elle est la plus rigoureuse par la méthode et par les résultats, la plus solidement assise sur l'expérience.

On a écrit de beaux livres sur la politique ; peut-on dire que la science de la politique soit faite ? On parle pompeusement de la science sociale ; le jour où elle existera, l'esprit humain pourra se vanter d'avoir fait, dans le monde moral, une découverte aussi grande qu'a été celle de l'attraction universelle dans le monde matériel. Mais, jusqu'à présent, il y a des sciences sociales plus ou moins ébauchées ; quant à la science sociale, c'est-à-dire la réduction à un certain nombre de lois simples de toutes les manières d'être des hommes vivant à l'état social, elle n'existe pas. Je ne parle pas ainsi pour décourager ceux qui poursuivent leurs études dans cette voie ; bien loin de là, je voudrais les exciter à travailler avec méthode, en les tenant en garde contre la présomption de croire qu'ils vont toucher un but encore fort éloigné. La démographie, au contraire, est une science qui existe réellement.

Maintenant que je l'ai définie et que j'ai marqué la place qu'elle occupe, je vais

essayer de vous expliquer comment elle est née et comment elle est devenue une grande fille qui n'a pas terminé son éducation, mais qui est à bonne école.

On a fait de la démographie longtemps avant qu'on ne songeât à la science démographique, comme M. Jourdan, dans le *Bourgeois gentilhomme*, faisait de la prose. Vous savez que le roi David a ordonné à son général de dénombrer son peuple : il faisait de la démographie. Mal lui en a pris, car le grand-prêtre lui a déclaré qu'il avait offensé Dieu et ne lui a laissé que le choix de la punition. Les Romains faisaient de la démographie quand leurs censeurs comptaient et classaient les citoyens d'après leur fortune. Les recensements sont néanmoins restés très longtemps impopulaires. Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, en parle à peu près comme avait fait le grand-prêtre du temps de David.

C'est au xviii^e siècle que se trouve le berceau de la science démographique. Ce siècle a eu toutes les curiosités. Dans les sciences de la nature, il a donné naissance à la chimie, à la géologie ; dans les sciences morales, il a mis en circulation les mots de civilisation, de bienfaisance, d'humanité, qui correspondaient à des préoccupations nouvelles. S'il a eu des témérités, il faut les lui pardonner en considération de son ardent désir de savoir.

Il a eu le mérite de comprendre qu'il y avait une science de la vie humaine et de tenter d'en découvrir les lois. Graunt, au xvi^e siècle, Witt, moitié plus tard, puis Halley, calculant, à la fin du xvii^e siècle, sur les données fournies par G. Neumann, n'avaient dressé des tables de mortalité qu'en vue d'emprunts d'argent.

Le premier en date auquel revient le mérite d'avoir eu en vue la connaissance scientifique de la vie humaine est un Allemand, pasteur protestant dans l'armée de Frédéric le Grand. Süssmilch disposait de peu de documents ; mais, en écrivant et en publiant, en 1741, son livre : *Die göttliche Ordnung in den Veränderungen des menschlichen Geschlechts aus der Geburt, dem Tode und der Fortpflanzung desselben erwiesen*, il songeait, vous le voyez par le titre, — et l'ordre suppose la loi, — à l'ordre (1) dans lequel se produisent les naissances, les mariages et les décès ; il avait un sentiment vrai de l'ensemble en constatant que les phénomènes se manifestent et se succèdent avec une régularité qui est précisément la loi démographique.

En France, Mirabeau, son contemporain, est plutôt un précurseur qu'un démographe ; son principal ouvrage, qui porte le double titre de *l'Ami des hommes* et de *Traité de la population*, justifierait plus le premier que le second, étant semé de vérités piquantes, mais ne reposant sur aucune donnée statistique.

Le premier démographe digne de ce nom qu'ait eu la France, si l'on omet Vauban, est Deparcieux.

La table de mortalité de Deparcieux, qui était encore en usage pour certains contrats d'assurance, il y a peu d'années, est bien connue ; son ouvrage : *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, l'est moins et c'est regrettable, parce qu'il renferme d'excellentes choses au sujet de cette durée aux différents âges et dans différentes conditions.

Les États scandinaves doivent être notés comme ayant fait, dès la seconde moitié du xviii^e siècle, des recensements généraux de leur population, en même temps

(1) « L'ordre divin dans les variations du genre humain prouvé par les naissances, les décès et la reproduction des hommes.

qu'ils comptaient les naissances, mariages et décès. Wargentin en a profité pour dresser la première table de survie calculée, non sûr un groupe particulier de personnes, mais sur un peuple entier.

Quand j'aurai cité encore, pour la France, l'abbé Expilly, Messance qui, pour vérifier l'hypothèse de Mirabeau sur la diminution de la population, a fait de solides études sur la vie humaine, dans plusieurs généralités de France ; Dupré de Saint-Maur, Buffon, plus tard Duvillard et surtout Moheau, qui est trop peu connu aussi, si peu qu'on s'est demandé si ce nom n'est pas un pseudonyme — ce que, pour ma part, je ne vois aucune raison de penser — mais qui, cependant, a composé, sur l'ensemble de la démographie française, un livre intitulé : *Recherches et considérations sur la population de la France*, beaucoup plus méthodique et plus complet que les précédents, je vous aurai donné une idée des débuts de cette science qui n'avait pas encore soixante ans d'existence à l'ouverture du XIX^e siècle.

C'est ce siècle qui lui a procuré l'abondance et la variété des matériaux qui l'ont définitivement constituée.

Le XVII^e siècle avait été le temps des concepts de l'esprit : Pascal, Fermat, Descartes, Newton. Le XVIII^e siècle avait conseillé l'observation. Le XIX^e l'a pratiquée et vous savez quels trésors en tout genre il a amassés par cette méthode et comment il a renouvelé et élargi les sciences naturelles et les sciences morales.

Il s'ouvre par les deux premiers recensements généraux que deux grandes nations d'Europe, la France et l'Angleterre, ont faits de leur population en 1801. Les États-Unis les avaient devancées de onze ans et les États scandinaves d'une cinquantaine d'années. Les autres peuples européens les ont successivement imitées et, en 1846, la Belgique a fourni le modèle d'un dénombrement organisé d'après une méthode scientifique et dans l'intérêt de la science.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, la plupart des États ont créé des bureaux de statistique et le premier souci de ces bureaux a été de recueillir des données sur l'état et sur le mouvement de la population.

C'est à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle que Malthus publiait les éditions de son *Traité de la population*. On peut discuter ce qu'on appelle la loi de Malthus, je l'ai fait dans *la Population française* ; je ne crois pas devoir le faire aujourd'hui, mais je dois dire que, si le pasteur anglais avait trop peu de chiffres de statistique à sa disposition pour résoudre le problème dans toute son étendue, il était inspiré par un sincère amour de l'humanité et il a fait de ce problème un des points fondamentaux de la science économique. Il n'est plus permis, désormais, de le passer sous silence.

Une trentaine d'années après, un autre homme dévoué aux idées d'humanité, l'astronome belge Quételet, commençait les publications qui sont devenues *la Physique sociale* et, frappé de la régularité avec laquelle les faits se produisaient à peu près en même nombre tous les ans, en variant sous l'influence des mêmes causes, non seulement dans l'ordre physique, comme la mort, mais dans l'ordre moral, comme les crimes, il contribuait, avec Guerry en France et quelques autres, à ouvrir des horizons plus larges à la démographie.

J'ai connu Quételet dans ses derniers jours : il a été un des promoteurs des congrès scientifiques du genre de celui qui nous réunit aujourd'hui et je puis le nommer parce qu'il n'est plus. Je nommerai aussi volontiers Wappæus et Rümelin en Allemagne ; Berg en Suède, Farr en Angleterre : ils sont morts. Je n'ose nommer

les vivants qui ont bien mérité de la science démographique : je blesserais leur modestie. Mais je puis nommer les services publics, comme le Bureau de statistique du royaume de Prusse, l'Office impérial de statistique de l'Empire allemand, le Bureau du royaume de Bavière, le Registrar general d'Angleterre, la Statistique générale de France, la Statistique générale suédoise, la Direction générale de statistique du royaume d'Italie, qui est aujourd'hui le secrétariat de l'Institut international de statistique, le Comité central de statistique de l'Empire d'Autriche, le Bureau de statistique du royaume de Hongrie, le Comité central de statistique de Russie, le Bureau de statistique de Norvège et, parmi les Bureaux de statistique municipaux, Budapest, Berlin, Paris, Saint-Petersbourg.

Je n'achève pas une énumération qui est superflue pour les statisticiens et peu intéressante pour ceux qui ne le sont pas. Je voudrais seulement vous faire comprendre qu'il existe dans le Monde — et il en existe dans le Nouveau comme dans l'Ancien — de très nombreux et très importants laboratoires qui amassent sans cesse et combinent les données statistiques nécessaires à la science démographique.

J'omettrai un point considérable dans l'histoire de la démographie si je ne disais aussi un mot du Congrès international de statistique créé à l'instigation de Quételet; il a tenu sa première session à Bruxelles, en 1853, et sa dernière, en 1876, à Budapest. Ni moi, ni plusieurs de mes collègues, que je vois ici, nous n'avons oublié les travaux de cette session, qui ont été intéressants; l'hospitalité cordiale que nous avons reçue et les amitiés que nous y avons contractées et qui nous sont encore chères. Le Congrès n'a pas seulement appris aux statisticiens à se connaître en les rapprochant, il a étudié les méthodes, tracé des cadres, indiqué les lacunes et stimulé les administrations à les combler, cherché à introduire l'uniformité dans les relevés afin de rendre les résultats comparables. La démographie lui doit beaucoup.

L'Institut international de statistique continue aujourd'hui son œuvre.

Grâce à tous ces concours, les savants ont aujourd'hui à leur disposition une masse énorme de matériaux démographiques.

Pour chaque peuple civilisé, à peu d'exceptions près, la vie et la mort sont comptées et analysées, les éléments de la population sont analysés; les moyennes sont calculées; chaque grand fait a sa mesure et ses moyennes propres. De ces moyennes, on tire des moyennes générales. Je vous mets sous les yeux, comme exemple, les moyennes des trois grands phénomènes de la démographie, pour l'Europe, durant la période 1865-1883, et je vous prie de remarquer qu'elles sont établies sur environ un milliard deux cents millions de faits enregistrés et additionnés par les bureaux de statistique (1). Peu de sciences fondent leurs moyennes sur un tel nombre d'observations.

| | | Par 1 000 habitants. | |
|--------------------|------|------------------------------------|------|
| Natalité | 38,5 | { <i>maximum</i> : Russie | 46 |
| | | { <i>minimum</i> : France | 25 |
| Nuptialité | 8,4 | { <i>maximum</i> : Serbie | 12 |
| | | { <i>minimum</i> : Irlande | 4,6 |
| Mortalité | 28 | { <i>maximum</i> : Croatie | 38,7 |
| | | { <i>minimum</i> : Norvège | 17,2 |

(1) En comptant seulement deux recensements de 1865 à 1883 et en calculant l'enregistrement des naissances, mariages et décès sur 350 millions d'habitants.

De ces chiffres, nous pouvons conclure qu'il y avait, pendant cette période, 4 naissances pour 3 décès et que la population européenne, s'il n'y avait pas eu d'émigration, aurait augmenté de 1 p. 100 par an. L'échelle de la population justifie à peu près ce calcul; car le nombre des habitants de l'Europe était de 175 millions en 1801 et de 360 en 1890; il a doublé en moins d'un siècle.

Les moyennes pour un même peuple varient avec le temps : mais la variation est en général assez lente. Sous des influences diverses, la moyenne peut s'élever ou s'abaisser; mais dans une période d'une vingtaine d'années, on ne verrait pas — à moins d'une perturbation très grave — la mortalité de la Norvège monter au taux moyen de la Croatie, ni celle de la Croatie descendre au taux moyen de la Norvège.

Dans une période séculaire, les changements — je ne parle pas de changements accidentels, mais de moyennes normales — peuvent être considérables. Ainsi, la natalité en France était, en moyenne, de 33 par 1000 habitants, au commencement du siècle, et elle est, aujourd'hui, de 22,6.

Il y a eu, en Suède, une diminution non moins considérable depuis le milieu du xviii^e siècle et, de notre temps, depuis une vingtaine d'années, il se manifeste, dans plusieurs États, particulièrement en Grande-Bretagne, une tendance à la réduction de la natalité.

Les démographes, dont la curiosité est insatiable, et peut paraître parfois indiscreète, cherchent à fouiller de plus en plus dans les détails de la vie et même dans les secrets de la famille. Ils se plaignent souvent que les statistiques officielles ne leur fournissent pas assez abondamment les détails dont ils auraient besoin, mais de leur côté, les statisticiens officiels ont à compter avec le ministre et avec le budget.

Hier, M. Körösi nous exposait les résultats d'un travail intéressant par lequel il était arrivé à établir les chances qu'un ménage de Budapest a d'avoir un enfant dans l'année, chances décroissant avec l'âge; car un mari de 24 ans et une femme de 20 ans ont 47 chances sur 100, tandis qu'un ménage de 50 et de 40 ans n'en a que 5, cette décroissance se manifeste avec une régularité qui étonne, et qui est une nouvelle preuve que ces phénomènes sont régis par des lois. M. Körösi s'est arrêté à 58 ans; un malicieux pourrait lui demander d'aller au delà et de dire quelles sont les chances d'un vieillard de 70 ans épousant une jeune et jolie femme.

Si la démographie a de fervents adeptes qui disent crûment et numériquement leurs vérités aux peuples, elle a aussi ses sceptiques. Il y a des gens qui ne croient pas à la statistique.

« Ce sont des balivernes, disent-ils; nous savons comme on fait les statistiques, les recensés trompent les statisticiens en faisant des déclarations inexactes et les statisticiens accommodent les chiffres suivant les circonstances. » Sans doute, la statistique n'est pas parfaite et n'est pas même toujours sincère. Mais c'est moins en matière de démographie qu'en d'autres matières qu'on peut l'accuser de donner des chiffres de fantaisie; quant aux fausses déclarations, elle en est quelquefois la victime, elle n'en est pas nécessairement pour cela la dupe.

La fixité relative des rapports et des moyennes démographiques le prouve. Ces rapports et ces moyennes sont même établis avec assez de précision pour que le démographe, dans la plupart des cas, découvre la fraude, quand il y en a. En voici un exemple. Avec les données du recensement, les démographes dressent la pyra-

mième de la population, c'est-à-dire qu'ils la rangent par couches superposées, chaque couche étant formée des individus du même âge, le sexe masculin d'un côté de la pyramide, le sexe féminin de l'autre. Ce sont autant d'assises qui vont, presque toujours (pas toujours cependant), en se rétrécissant, depuis la première enfance, qui en forme la base, jusqu'à l'extrême vieillesse, qui en est l'étroit sommet. Cette figure présente une courbe, à peu près régulière, du côté des hommes; mais, du côté des femmes, il y a deux ou trois assises qui font une saillie tout à fait anormale, de 23 à 25 ans, et, par compensation, des assises trop courtes dans les années suivantes, de 25 à 28 ans.

La fraude se décèle elle-même; il y a, en France, des femmes de plus de 25 ans qui se rajeunissent... pour ne pas paraître « coiffer Sainte-Catherine ». En serait-il de même en Hongrie? La bonne opinion que j'y ai prise des femmes me défend de le supposer.

Voici un autre exemple. Si les femmes et plus encore les filles ont peur de prendre des années, les vieillards, très âgés, qui tirent vanité de leur vieillesse, aiment quelquefois à s'en attribuer gratuitement. Les démographes savent que les recensements enregistrent, presque partout, plus de centenaires qu'il n'en existe.

A l'époque du recensement de 1886, l'administration française voulut, à l'exemple d'autres administrations, contrôler les déclarations faites à ce sujet. Constatation faite, il se trouva que tous ceux — à une exception près — qui avaient déclaré être centenaires, étaient des gens très âgés, en effet, mais n'avaient pas encore un siècle révolu. L'exception s'est produite dans le V^e arrondissement de Paris, où il se trouvait un bulletin de centenaire. Sur l'ordre du ministre, le maire manda la personne et fut surpris de voir entrer une femme d'une trentaine d'années qui, très intimidée, s'excusa en balbutiant. Elle avait cru faire une bonne plaisanterie.

Je n'ai pas la prétention de traiter entièrement, dans cette conférence, de l'histoire de la démographie. J'ai voulu seulement vous donner une idée de l'objet de ses études, de ses origines, de ses résultats et de sa situation parmi les sciences sociales. J'ai atteint mon but si je vous ai fait comprendre qu'elle est, en effet, une de ces sciences, qu'elle est même, plus qu'aucune autre, fondée sur des observations extrêmement nombreuses, précises, malgré les critiques qu'on peut leur adresser et sur des inventaires qui embrassent, non certains phénomènes, mais la totalité des phénomènes à expliquer.

Le corps social se compose de tous les membres de la société. La démographie est le bilan de ce corps social, bilan établi unité par unité, enregistrant l'entrée et la sortie de toutes les existences et présentant un compte détaillé et analytique, catégorie par catégorie, de l'actif social, c'est-à-dire des existences présentes. La démographie est donc importante par elle-même, puisqu'elle traite de la vie humaine; elle est importante aussi par la relation qu'elle a avec les différentes manières d'être du corps social, dont elle reflète les modifications accidentelles ou permanentes; à ce titre, on peut la considérer comme un véritable baromètre social.

Permettez-moi, en terminant, de vous lire quelques lignes de *la Population française* qui expliquent ma pensée :

« Si la démographie relève des mathématiques par ses méthodes, elle est, incontestablement par ses résultats, une des branches considérables de l'économie sociale. A la politique qui imprime aux nations leur marche générale, à l'administration

qui les gouverne, à la philosophie qui les étudie, à l'économie politique qui cherche le meilleur emploi de leurs forces productives et s'applique, depuis Malthus, à déterminer les lois de la population, à la médecine qui défend l'homme contre la maladie, il importe de bien connaître tous les éléments qui composent ces nations, de pénétrer le secret de leur organisme, d'analyser, en quelque sorte, la vie et la mort, d'en mesurer l'intensité et d'en discerner les causes, de chercher comment les sociétés se perpétuent par le renouvellement incessant des générations et pourquoi le nombre des hommes augmente, diminue ou demeure stationnaire dans un pays, de démêler quelles conditions, matérielles ou morales, favorisent ou entravent leur multiplication et exercent une influence sur leur bien-être, de pouvoir, par le rapprochement des phénomènes qui se produisent dans la composition et dans le mouvement des diverses populations du globe, comparer la force et la croissance, peut-être même, jusqu'à un certain point, entre voir l'avenir des États. »

Émile LEVASSEUR,
(de l'Institut).
